L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI, 14 JUILLET 1856

Imprimée et publiée par
G. PAVIE BESSE & Cie
Editeurs-propriétaires,
G. P. WEBER, P. DUPOUR,
E. DUVERGER, A. HARDY.
N° 32, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
SAMEDI-MATIN, 14 JUILLET.

BULLETIN EUROPÉEN.

Nos journaux européens apportés par l'Alpes nous sont parvenus hier le vendredi jusqu'au 23 juin pour l'Angleterre et jusqu'au 24 pour le continent.

Les journaux français n'ont pu rien publier sur l'attaque désespérée de la Tour Malakoff, parce qu'ils n'arrêtaient, comme nous venons de le dire, au 21 juin, et que les dépêches de la Crimée ont été reçues le 22 au matin. Nous avons heureusement le renseignement dans le journal anglais. Nous y trouvons la communication de lord Palmerston que a paru hier dans le monteur français, des nouvelles de l'Amérique, que nous avons empruntées aux journaux de New-York.

Dans un article sur l'échec éprouvé par les alliés, le *Times* dit que la perte des troupes anglaises dans cette affaire a été proportionnellement plus grande en cette circonstance, que dans aucune autre précédente. Le général en chef John Campbell, le colonel Yea du 7me régiment, le colonel Shadforth du 57me et nombre d'autres officiers distingués sont tombés dans les rangs anglais, tandis que les Français ont perdu deux officiers généraux et un nombre considérable d'hommes dans toutes les armes.

Nous lisons dans un journal du Nord un article que l'on croit être de lord Malakoff :

En combinant toutes les données et en les rapprochant des détails précédemment connus, on voit clairement ce qui a empêché que les choses ne fussent allées à bien jusqu'à présent.

Après s'être emparés, le 7, du Mamelon et de la Tour Blanche, les Français ont passé pendant la nuit derrière le second fossé du mur de la ville. Ils ont pris position à droite et à gauche de la Grande Redoute, et ils y sont restés tranquillement jusqu'au matin du 8. Le 17, le bombardement aura sans doute été suffisamment prolongé, et on pourra ajouter l'assaut dans la journée.

Dans les opérations de ce genre, on a toujours soin de combiner deux attaques sur des points différents, tout afin de doubler les chances de succès, pour diviser l'attention et les obstacles à vaincre. C'est ainsi que, dans l'hiver de l'année, les Français ont pris d'assaut, le 7 janvier, les ouvrages blancs, et, le 15 février, les Anglais ont fait une sortie contre les lignes russes. Cette fois, de fait, les troupes britanniques furent chargées de s'emparer, pendant que le corps du siége français donnerait l'assaut à la tour Malakoff.

Les deux attaques paraissent avoir réussi d'abord l'une et l'autre. Les Anglais ont enlevé les travaux détachés du Redan, et les Français étaient déjà arrivés à un léger abri sous le mur Malakoff, ce qui n'a cessé à la Russie de la mettre dans le cas de se retirer à la hâte et à la débandade temporairement. Par malheur, les Anglais ne se trouvaient tout à coup en face d'un obstacle auquel il ne s'attendaient point. Une tranchée profonde a arrêté leur mouvement. Il est à remarquer, surtout très probable, en présence d'hésitation et ne s'explique, dans l'espace à peine pour ouvrir et d'achever de consommer la retraite.

L'échec n'est alors accompagné dans des circonstances accessoires, avec l'artillerie russe, tandis que la tour Malakoff et des tranchées ne cessaient de vomir des flots de mitraille. Ainsi, sur le général Pélissier a été obligé de faire battre la retraite